

## (DÉ)POSSÉDER (DE) SA TERRE: UNE LECTURE ÉCOCRITIQUE DE *CALCUTTA* DE SHUMONA SINHA

MARTA CONTRERAS PÉREZ  
Universidad Autónoma de Madrid

### Résumé

Notre étude vise à analyser le roman *Calcutta* (2014) de l'autrice franco-indienne Shumona Sinha (1973) dans une perspective écocritique. À travers l'espace géographique et symbolique de Calcutta, ainsi que les expériences de ses personnages, Sinha met en scène la violence directe et structurelle exercée à la fois sur la nature, sur la ville et sur ses habitants. Nous observons ainsi une critique des rapports dualistes de domination et de pouvoir (capitalisme/socialisme, Nord/Sud, Occident/Orient), qui se manifeste dans l'exploitation des ressources naturelles et de l'imaginaire au profit d'intérêts étrangers, tandis que les populations locales en subissent les conséquences climatiques, économiques et sociales.

*Mots-clés:* xénographies francophones, justice environnementale, Inde, écosocial, violence, Shumona Sinha.

### (DIS)POSSESSING ONE'S LAND: AN ECOCRITICAL READING OF SHUMONA SINHA'S *CALCUTTA*

### Abstract

Our study analyzes the novel *Calcutta* (2014) by the Franco-Indian author Shumona Sinha (1973) from an ecocritical perspective. Through the geographical and symbolic space of Calcutta, as well as the experiences of its characters, Sinha highlights the direct and structural violence exerted on nature, the city itself, and its inhabitants. What emerges is a critique of the dualistic relations of domination and power (capitalism/socialism, North/South, West/East), reflected in the exploitation of both natural resources and cultural imaginaries for foreign interests, while local populations are left to bear the environmental, economic, and social consequences.

*Keywords:* Francophone Xenographies, Environmental Justice, India, Eco-Social Relations, Violence, Shumona Sinha.

## 1. INTRODUCTION

Dans le contexte des xénographies francophones, l'autrice franco-indienne Shumona Sinha occupe une place notable. Née à Calcutta en 1973, elle s'installe à Paris pour y poursuivre ses études, où elle réside depuis. Elle a travaillé comme journaliste, interprète auprès de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra), ainsi qu'en tant qu'autrice. Ses œuvres ont connu une large résonance à l'échelle internationale et ont été distinguées par de nombreux prix littéraires. La littérature de Sinha illustre l'une des caractéristiques principales des xénographies : « la rencontre avec l'altérité sous différentes manifestations (linguistiques, sociales, culturelles, artistiques et idéologiques) » (Alfaro *et al.*, 2020 : 10). Ses romans explorent ainsi des thématiques variées, notamment l'exil, l'immigration et la condition des femmes.

Jusqu'à présent, ses œuvres ont été étudiées principalement sous des approches postcoloniales (Cabaret et Louiset, 2021), migratoires (Sharmili, 2020; Stephens, 2021; Alfaro, 2022; Contreras, 2023; Lee, 2024) et féministes (Mistreanu, 2019). En effet, l'ouvrage collectif *Postcolonialisme, femmes et migration dans l'œuvre de Shumona Sinha* (Hertrampf et Mistreanu, 2025), issu du colloque international de l'Université de Passau, témoigne de cet intérêt croissant. Cependant, les études consacrées à l'autrice laissent encore en marge une lecture écocritique et écopoétique de son œuvre, malgré la forte présence du paysage naturel et urbain dans ses récits.

C'est dans cette perspective que notre étude se concentre sur son troisième roman, *Calcutta* (2014), qui a valu à Sinha le Prix du Rayonnement de la langue et de la littérature françaises de l'Académie française ainsi que le Grand Prix du Roman de la Société des gens de lettres en 2014. Ce texte, emblématique de son parcours, offre une représentation complexe de la ville natale de l'autrice, espace à la fois réel et symbolique où se croisent mémoire, histoire et identité. Plusieurs chercheuses (Ravi, 2021; Bhatt, 2025; Soto, 2025) ont souligné l'importance de cet espace urbain dans la reconstruction de la mémoire individuelle et collective, mais peu d'analyses ont abordé sa dimension écologique et la critique du capitalisme globalisé qui s'y dessine. Force est de constater que, par la construction d'une géopoétique de la ville, l'autrice déconstruit les représentations stéréotypées et refuse toute vision exotisante de l'Inde héritée du regard

colonial. Son écriture propose ainsi une relecture critique du Bengale contemporain, de ses fractures sociales et de son héritage politique.

De ce fait, dans un entretien accordé à *Lettres capitales* (Sinha, 2021), elle confie que ses premiers poèmes portaient sur l'espace qui l'entourait, « sur les arbres foisonnants, les lueurs crépusculaires inondant la ville de Calcutta qui ressemblait à une gigantesque pile de briques chaotiques et cabossées, l'odeur de la pluie sur l'asphalte ». Il est évident que le paysage naturel et urbain a toujours influencé son écriture, et elle souligne même sa relation intime avec la nature : « Les villes éveillent en moi des interrogations existentialistes, la Nature m'apporte les réponses aux questions que je n'ai pas posées ».

Dans *Calcutta*, Trisha rentre à Calcutta, sa ville natale, pour les funérailles de son père après s'être exilée à l'étranger depuis longtemps (Sinha, 2014: 13). Lors de son séjour, elle narre tous les souvenirs de son enfance et son adolescence, les expériences vécues par ses ancêtres et l'Histoire de son pays. Sinha se sert d'une narration non linéaire et fragmentée dans le temps afin de raconter les pensées, les peurs et les souvenirs de son père Shankhya, de sa mère Urmila et de sa grand-mère Annapurna. Chaque témoignage nous raconte également un épisode de l'Histoire de Calcutta, depuis la jeunesse de ses parents lors des révolutions communistes dans les années 70 jusqu'aujourd'hui. En effet, Sinha ajoute que « C'est à la fois l'histoire de la narratrice, de l'Inde, d'une Indienne, à n'importe quelle personne qui a vécu et connu Calcutta des années 70 jusqu'à aujourd'hui » (*Librairie Mollat*, 2013).

Notre objectif est d'examiner la représentation des espaces naturels et urbains de Calcutta selon une approche écocritique, en analysant comment, à travers métaphores, analogies et descriptions de l'environnement, Sinha met en scène la violence directe et structurelle exercée sur la nature, la ville et ses habitants. La problématique centrale interroge dans quelle mesure le roman *Calcutta* propose une réflexion sur la justice environnementale et une critique du système capitaliste fondé sur la surconsommation et l'exploitation des ressources. Dans cette perspective, nous étudierons comment les différentes formes de pollution reflètent la violence infligée au bien-être du peuple indien, comment le texte met en évidence les rapports de domination (capitalisme/socialisme, Nord/Sud, Occident/Orient) et comment la représentation de l'espace devient un vecteur de critique sociale

et environnementale. Notre étude s'articulera en trois parties : nous pencherons dans un premier temps sur l'écocritique comme méthode de critique littéraire, nous présenterons ensuite l'analyse du roman et nous clorons par nos réflexions finales.

## 2. L'ÉCOCRITIQUE COMME METHODE D'ANALYSE LITTERAIRE

Avant de passer à l'analyse littéraire, nous préciserons d'abord ce que nous entendons par écocritique, puis nous examinerons ses spécificités dans un contexte francophone. Nous aborderons ensuite la dimension émotionnelle de l'éco-littérature et son rôle dans la représentation du vivant, avant d'introduire le concept d'agence entre humain et non-humain. Ce cadre nous mènera à la littérature marronne, centrée sur les atteintes environnementales, puis à une écocritique postcoloniale indispensable pour comprendre les dynamiques écologiques et sociales propres au contexte de *Calcutta*.

L'écocritique s'impose aujourd'hui comme un champ interdisciplinaire majeur dans les études littéraires, en raison de son articulation entre esthétique, éthique et conscience environnementale. Glotfelty (1996: XVIII) la définit comme l'étude de la relation entre la littérature et l'environnement, autrement dit « an earth-centered approach to literary studies ». Cette approche place la question écologique au cœur de l'analyse textuelle et interroge la manière dont les représentations littéraires participent à une réflexion critique sur les liens entre l'humain et le non-humain.

Selon Erraguig (2018: 89), l'objectif fondamental de l'écocritique est de « despertar la conciencia ecológica humana cegada por la explotación salvaje de los recursos de la tierra por el capitalismo, y la precipitación hacia la cumbre del desarrollo tecnológico ». Plusieurs chercheurs convergent vers cette même idée d'une discipline attentive à la relation entre humains et non-humains et à la manière dont celle-ci se manifeste dans les textes littéraires. Bouvet et Posthumus (2016 : 388) insistent ainsi sur la complexité des configurations littéraires qui articulent cette relation dans une diversité d'espaces naturels, urbains, industriels, apocalyptiques ou transnationaux, tandis qu'Andrade (2022 : 15), en s'appuyant sur des travaux francophones antérieurs (Blanc *et al.*, 2008 ; Finch-Race et Posthumus, 2017 ; Buekens, 2019), définit l'écocritique comme l'analyse « de los signos o marcas

textuales de la mirada que el ser humano ha proyectado sobre la tierra o el medioambiente ». Ces approches, bien que distinctes, soulignent toutes la dimension extratextuelle et signifiante du lien entre le vivant et son environnement.

Une spécificité importante de l'écocritique francophone réside dans l'attention qu'elle porte aux médiations linguistiques, historiques, politiques et socioculturelles. Comme le rappellent Bouvet et Posthumus (2016: 388), il ne s'agit pas de reconstruire des frontières nationales, mais de comprendre la pluralité de perspectives nécessaires pour appréhender une crise environnementale globale. Desblache (2006: 2), pour sa part, propose la notion d'« éco-littérature », qui met en lumière la dimension sensible et émotionnelle de l'écriture du vivant, renforçant la capacité de la littérature à toucher et mobiliser le lecteur.

L'approche de Desblache rejoint ainsi les réflexions de Alaimo (2008, 2018), qui développe le concept de « trans-corporeality ». Ce cadre théorique met en évidence l'imbrication constante des corps humains avec le monde non humain et l'ensemble des échanges matériels et affectifs qui les relient, rendant impossible de considérer l'environnement comme un simple arrière-plan. En effet, Alaimo (2008: 238) affirme que « thinking across bodies may catalyze the recognition that the "environment," which is too often imagined as inert, empty space or as a "resource" for human use, is, in fact, a world of fleshy beings, with their own needs, claims, and actions ». La « trans-corporeality » invite ainsi à rompre avec une conception de la nature comme objet inerte et à repenser les modes d'interaction entre humains et non-humains, ouvrant de ce fait des possibilités éthiques et politiques déterminantes.

À cet égard, Latour (2014: 5) souligne qu'à l'époque de l'Anthropocène il devient indispensable de penser la Terre comme sujet plutôt que comme objet, afin de perceptible l'agence distribuée entre les êtres et la nature : « To be a subject is not to act autonomously in objective background, but *to share agency with other subjects lost their autonomy* ». Bennett (2010), pour sa part, explore la puissance d'agir du non-humain à travers le concept de « vital materiality ». Battant en brèche les dualismes objet/sujet et inertie/agence, elle insiste sur la vitalité des actants non-humains, s'opposant ainsi à une conception mécanique et instrumentale de la nature, exploitable à nos besoins.

Ces propositions théoriques convergent vers une reconnaissance élargie de l'agence du non-humain, partagée par Alaimo, Latour et Bennett. Nous verrons cette dynamique dans notre analyse littéraire de *Calcutta*, où les phénomènes et les éléments naturels, ainsi que l'atmosphère des espaces traversés, interagissent avec les protagonistes et participent à modeler leur expérience. Cette perspective permettra de montrer comment la littérature met en scène des relations d'interdépendance, et alors d'agence, entre l'humain et le non-humain.

Dans le cadre de cette étude, nous entendons donc l'écocritique comme une approche qui conçoit la littérature à la fois comme un espace de représentation du monde naturel et comme un lieu de partage, de réflexion et de critique écosociale face à l'urgence climatique contemporaine. Pour situer notre démarche, nous mobilisons la typologie ternaire de Schoentjes (2020), qui distingue une littérature de l'écologie militante, une littérature verte et une littérature marronne. La littérature verte renvoie à un « retour vers la nature » nourri d'expérience directe et de traditions littéraires, et s'inscrit dans une écriture qui mêle fiction, non-fiction et savoirs des sciences naturelles. Quant à la littérature marronne, elle se définit comme une écriture « qui fait voir les atteintes à l'environnement plutôt que les beautés de la nature ». Elle met en place un dispositif textuel qui oriente le regard du lecteur en révélant une véritable « carte littéraire des paysages toxiques » (Schoentjes, 2020: 19) : zones polluées, environnements dégradés, traces de contamination. C'est dans ce cadre conceptuel que nous inscrivons notre lecture de *Calcutta*.

Étant donné que le roman analysé se situe à Calcutta, il est nécessaire de prendre en considération les dualismes constitutifs des rapports sociaux, économiques et culturels tels que Nord/Sud, Occident/Orient et capitalisme/socialisme. Ces oppositions ne sont pas seulement des catégories théoriques ; elles permettent de comprendre les dynamiques de domination et de résistance qui traversent l'histoire coloniale et postcoloniale de l'Inde. En ce sens, la réflexion sur la justice environnementale prend une dimension particulière, car l'exploitation des ressources naturelles et la pollution du paysage naturel et urbain ne sont pas des phénomènes isolés, mais s'inscrivent dans un cadre plus large d'inégalités structurelles (Cilano et DeLoughrey, 2007). Ce roman permet alors de mettre à l'épreuve ces cadres théoriques.

### 3. ANALYSE DE *CALCUTTA*

#### 3. 1. *Dégradation environnementale au détriment de la santé et de la sécurité des Indiens*

Dès le commencement du roman (nous n'indiquerons que les pages de Sinha, 2014), l'autrice nous décrit la pollution de l'air et la pollution acoustique, et fait sentir au lecteur la saturation sensorielle que la protagoniste expérimente. Depuis son hublot, Trisha regarde les « forêts épaisses et parcourues de fleuves et de rivières » de l'Inde (66). Néanmoins, lorsqu'elle arrive à Calcutta, la ville lui semble différente. Elle décrit le paysage urbain et l'environnement comme désolants et détériorés à cause de la pollution de l'air et du bruit. Trisha affirme même qu'« [e]n plein jour la lumière lui semble estompée, tachetée de noir » (19). La métropole, « dense et étroite » est comparée à un « python qui ne peut plus digérer ce qu'il a ingurgité » (19). Calcutta apparaît comme un espace urbain saturé, incapable d'absorber l'excès de population, de circulation et de commerces qui la paralyse, ce qui accentue cette sensation d'asphyxie urbaine.

Il est intéressant de constater l'impression d'étouffement que suscite la ville chez la protagoniste qui se sent « étourdie par les bruits, le vacarme de la ville [...] [et] étouffée par le trafic lent et criard, par les commerces débordants » (19). Trisha subit une violence sensorielle permanente, marquée par le vacarme et la densité du trafic, signes d'une urbanisation chaotique.

À cette agression sonore s'ajoute une crise hydrique qui s'inscrit dans une dynamique de pollution de l'eau et d'épuisement des ressources. Les terrains autrefois fertiles sont désormais secs ou contaminés, et les arbres eux-mêmes « luttent pour aspirer un peu d'eau » (144). De plus, lorsque des ouvriers jettent leurs déchets, briques, sable, argile ou ciment, dans des étangs ou des marais, ces espaces naturels deviennent des dépotoirs, ce qui nuit à l'absorption de l'eau et entraîne la dégradation des sols, provoquant la destruction de l'habitat d'espèces autochtones comme la jacinthe : « Eux qui connaissaient si bien le ventre de cette zone en ont redessiné la surface où se dressent des immeubles, des résidences à l'odeur de ciment frais. Entre les lignes droites émergent quelques traces vertes çà et là » (61). Trisha cite également un autre exemple lorsqu'elle mentionne la sécheresse de « la terre rouge, pierreuse, où les banyans et les manguiers, les *shirishs* et les *babuls*

luttaient pour aspirer un peu d'eau » (144). Cette surexploitation des ressources naturelles et la pollution des espaces verts altèrent profondément l'écosystème, compromettant la biodiversité, fragilisant les équilibres écologiques et menaçant durablement les conditions de vie des populations humaines et non humaines.

En Inde, le manque d'eau et de terrain, ainsi que l'essor de population, constituent une des inquiétudes majeures. Narain (2021: 252) affirme que la pauvreté du pays et la pollution sont étroitement liées : « poverty is not about the lack of cash, but the lack of access to natural resources. Millions of people live within what can be called a biomass-based subsistence economy, where the *gross nature product* is more important than the *gross national product* ». Narain ajoute également que l'eau comme droit humain est essentielle pour se défaire de la pauvreté et assurer la survie de ses habitants. Une des causes majeures déclencheuses de cette instabilité est l'usage déréglé de l'eau et l'utilisation de produits chimiques toxiques dans l'industrie textile, l'élevage et l'agriculture (Jindal, 2018: 28). Ici encore, les communautés les plus dépendantes des écosystèmes locaux sont les premières affectées, révélant une inégalité environnementale profondément ancrée.

Cette crise hydrique s'accompagne d'une artificialisation accélérée des sols. Sinha montre comment les paysages ruraux sont détruits au profit d'immeubles « pareils à des jeux de Lego » (10), symbole d'un développement immobilier invasif. Cette esthétique spatiale rejette également les paysages tropicaux et exotiques idéalisés et stéréotypés notamment par l'Occident, évoquant ainsi un paysage pollué et surpeuplé. La ville natale de Trisha en fournit un exemple révélateur : à la place du lac où paissaient vaches et chèvres, elle ne trouve plus que des terrains « chauves, jaunâtres », parsemés de constructions inachevées (65). La terre, vidée de sa fonction nourricière, devient un simple support d'exploitation économique. Cette transformation rappelle l'héritage extractiviste du colonialisme, où la terre n'était envisagée que comme une ressource à rentabiliser, indépendamment des besoins des populations locales.

Enfin, cette dégradation environnementale est renforcée par la domination du capitalisme et l'invasion publicitaire qui redessinent la ville. La comparaison des shopping malls rutilants à des ruches où « l'argent coule comme du miel et autour desquels les gens rôdent, enivrés » illustre la

séduction illusoire de la consommation et de prospérité qui masque les inégalités sous-jacentes (19). À travers ces images, Sinha dépeint une ville oppressante et dévorée par ses excès où « [l]es slogans s'entrechoquent, ils promettent, accusent, attaquent, agressent et menacent » (65). Cette prolifération des « énormes panneaux publicitaires qui promeuvent indifféremment des téléphones portables, des ordinateurs, le festival de Durga et la prévention du sida... » envahit l'espace urbain (10). En conséquence, cette publicité participe à une forme de pollution visuelle qui conditionne les habitants à une consommation permanente, au détriment des conséquences environnementales. Cette marchandisation du paysage, loin d'être neutre, constitue une continuité des dynamiques coloniales : la ville devient un lieu de profit où les besoins des communautés sont subordonnés aux intérêts économiques, et où la mise en scène du « progrès » occulte ses effets destructeurs.

De vastes régions du territoire indien ont historiquement reposé sur des systèmes agricoles diversifiés, bien que ceux-ci aient évolué sous l'effet de transformations socio-économiques. Le contraste entre cet héritage agraire et certaines formes de modernité urbaine, souvent associées à une intensification de la pollution et de la densité, met en lumière l'ampleur et la complexité des mutations que connaît le pays. La ville, saturée de circulation, de bruit et de publicité, devient le symbole d'une modernisation chaotique où l'exploitation économique et la surconsommation effacent progressivement la mémoire d'une harmonie passée entre l'homme et son environnement. Cette dégradation et cette surexploitation des ressources naturelles entraînent conséquences liées au changement climatique, telles que les canicules. Trisha y fait allusion lorsqu'elle compare Calcutta à « une glace salie [qui fond] sous le soleil » (10), et lorsqu'elle décrit les travailleurs indiens comme « noircis par le soleil incendiaire » (9).

Ainsi, qu'il s'agisse du bruit assourdissant, de l'assèchement des eaux, de la transformation brutale des sols ou de l'injonction publicitaire à consommer, toutes ces formes de dégradation convergent pour dessiner une modernité urbaine oppressante, héritière de systèmes d'exploitation anciens et renouvelés. En révélant l'exposition disproportionnée des populations précaires aux nuisances environnementales, Sinha dénonce l'articulation entre crise écologique et inégalités sociales, et montre comment la ville contemporaine continue de porter les traces d'une domination coloniale qui se reconfigure à travers le capitalisme globalisé.

### *3. 2. Un parcours historique à travers Calcutta*

Cette sous-section analyse la manière dont Sinha politise le paysage bengali et inscrit l'histoire familiale dans une écologie de la violence. Les phénomènes naturels telles que des incendies, de la pluie ou des orages et la description du paysage naturel et urbain deviennent des archives sensibles de l'oppression coloniale, postcoloniale et impérialiste. Nous étudierons comment le texte établit des liens entre les violences d'État, la fragmentation territoriale et les perturbations environnementales au cours de l'histoire de la Bengale et de la famille de Trisha.

La demande pour la protection de l'environnement en Inde a commencé dans les années 70, période vécue par le père marxiste de Trisha, qui a participé à des révoltes communistes. Pendant l'ascension et consolidation au pouvoir d'Indira Gandhi (1917-1984) entre 1966 et 1977, ses réformes politiques visaient à éradiquer la pauvreté et la famine dans le pays et en particulier chez les défavorisés. Ses promesses lui avaient permis de gagner le soutien de groupes n'appartenant pas à l'élite, c'est-à-dire les citoyens des zones rurales et urbaines pauvres. On appelle cette période la « révolution verte » au début des années 1970. Or, après avoir obtenu le soutien du peuple, le parti n'a pas éradiqué la pauvreté étant donné que son objectif consistait avant tout à gagner les élections (Desai, 2021: 112).

La dirigeante de ce parti de droite a aggravé la situation politique du pays en déclarant l'état d'urgence dans toute l'Inde, en perpétuant son pouvoir de Premier ministre et en suspendant les élections et les droits civils (Pasbecq, 1977: 301). Selon le narrateur, les arrestations arbitraires et exécutions étaient à l'ordre du jour. La brutalité de ce régime s'exprima à travers une répression implacable contre les opposants, capturés puis éliminés :

Les officiers emmenaient les détenus à l'entrée du Maidan, le grand parc de Calcutta, ou dans d'autres champs immenses de la ville et prétendaient les libérer là. Au moment où ces hommes commençaient à courir dans la brume épaisse de l'aube, ils leur tiraient dessus. Le rouge virait au noir, le vert au jaune, et tout cela réuni ressemblait de plus en plus à la paille prête pour l'incendie (37).

Dans cet extrait, le Maidan devient une métaphore de champ de bataille ou de terrain de chasse, où le sang répandu se mêle aux couleurs du paysage. L'image des corps assimilés à de la paille sèche sur le point de brûler illustre

non seulement la disparition de la liberté d'expression chez les Bengalis, mais aussi la violence qui défigure la nature elle-même, ravagée par cette oppression sanglante.

Cependant, cette politisation du paysage ne s'explique pas seulement par les violences postcoloniales ; elle plonge également ses racines dans l'histoire coloniale. En effet, la narratrice revient sur l'expérience d'Annapurna, la grand-mère, lors de la période de manifestations précédant l'indépendance du territoire en 1946 :

Cet incendie était l'aboutissement d'un projet lent et secret [...] [et] avait été un message ultime des militants à l'intention des colons, une ligne était en train de se dessiner entre Annapurna et la terre de sa belle-famille, une ligne castratrice que les colons traçaient, en cette année 1946, pour diviser la région, saboter les actions menées contre eux, détruire le socle des mouvements indépendantistes (163).

L'incendie évoqué dépasse le simple fait historique pour devenir un symbole politique et mémoriel. Il représente un acte de résistance clandestine qui dénonce les stratégies coloniales de division. Il traduit une stratégie de lutte souterraine, organisée et réfléchie, qui inscrit Annapurna et sa génération dans le mouvement indépendantiste. Mais cette lutte s'effectue dans un contexte d'oppression et de division. La métaphore de la « ligne castratrice » renvoie à la violence coloniale qui fragmente non seulement les territoires, mais aussi les solidarités. Cette ligne, image de la frontière imposée, devient une blessure infligée au pays : elle sépare les communautés, coupe les individus de leur terre et tente d'anéantir l'unité de la lutte. Cette violence est perçue dans sa dimension physique et existentielle par la population. Comme l'évoque la narratrice, « les gens se précipitaient pour fuir cette fissure qui arrachait la terre sous leurs pieds, qui les mutilait » (164). La fissure matérialise la déchirure collective : elle exprime à la fois la perte de stabilité (la terre qui se dérobe) et la mutilation identitaire.

En plus de cette politisation du paysage, Sinha recourt également au symbolisme de l'eau et de la météo comme langage politique. L'autrice établit une relation métonymique entre la force des fleuves et les prénoms des membres du groupe dirigé par Shatadru, qui luttent pour l'égalité du peuple : « Shatadru, l'homme au nom de fleuve. À cette époque, ces amis portaient des prénoms tels que *Kallol*, *Uttal*, *Raktim*, torrentiels comme les

fleuves pendant le mousson » (41). Dans ce passage, chaque membre du groupe est symbolisé par un fleuve, ce qui renforce l'idée d'un collectif qui, à l'image des courants fluviaux durant la mousson, avance avec force contre les obstacles. Ainsi, les personnages s'érigent en voix critiques face aux mesures gouvernementales qui oppriment le peuple et lui arrachent ses droits fondamentaux.

Comme l'explique Nelson (2001: 20), les fleuves, dans la tradition indienne, représentent une source de libération et de purification profondément ancrée dans la culture et l'histoire : « The River Ganges in India, the end point for many sacred river goddesses, is considered the Mother Goddess of purification. Rivers are "liquid Shakti", moving creative forces that protect, cleanse, and nurture ». Dans cette perspective, le symbolisme des prénoms ne confère pas seulement une identité aux personnages, mais les relie aussi à une force ancestrale et collective qui dépasse l'individu pour les inscrire à la fois dans une dimension mythique et politique.

Cette instabilité politique se reflète encore à travers les phénomènes météorologiques. Lors d'un orage, Trisha, sa grand-mère Annapurna et sa mère Urmila « firent toutes les trois un triangle bien soudé, un court instant, pour que la pluie s'arrête, pour que l'orage se taise et que père rentre à la maison » (78-79). Dans ce fragment, la menace de la pluie, les éclairs et les coups de tonnerre provoquent la peur chez les personnages, ce qui symbolise la crainte et l'inquiétude engendrées par l'instabilité politique de Calcutta. En effet, elles se demandent quand, voire si, Shankhya, militant marxiste, rentrera à la maison, craignant qu'il ne soit arrêté lors des manifestations.

La pluie et l'orage fonctionnent ici comme des métaphores de l'instabilité politique. Le climat ne constitue pas seulement un décor : il enregistre, matérialise et rejoue les tensions sociales qui traversent la narration. Cette lecture s'inscrit pleinement dans ce que Nixon (2011: 2) appelle la *slow violence*, c'est-à-dire une violence « gradually and out of sight » exercée contre les populations les plus vulnérables : les pauvres, les marginalisés, ceux qui subissent à la fois la répression politique et les effets écologiques d'un système inégalitaire. Par ailleurs, Nixon établit un lien essentiel entre ce qu'il nomme l'*environmentalism of the poor* et la violence structurelle théorisée par Galtung (1977). Ces deux perspectives partagent « a concern

with social justice, hidden agency, and certain forms of violence that are imperceptible » (Nixon, 2011: 10). En conséquence, dans cette narration à travers le temps, Sinha nous montre les conséquences écologiques des agressions postcoloniales à l'époque d'Annapurna, ainsi que des agressions impérialistes et capitalistes à travers l'époque de Trisha.

Cette approche rejoint également les réflexions de Chakrabarty (2012), qui montre comment la crise climatique oblige à repenser la figure de l'humain à une échelle géophysique. L'humain apparaît simultanément comme acteur politique inscrit dans des rapports de domination, le *human-human*, et comme agent aux effets géophysiques, le *nonhuman-human*. Dans ce cadre, la violence politique et la violence environnementale ne peuvent plus être dissociées : elles constituent un continuum que Sinha traduit par la matérialité même du paysage. Enfin, cette critique s'inscrit dans une réflexion plus large sur les inégalités globales face aux crises écologiques. Chakrabarty lui-même rappelle la nécessité de « criticize the self-aggrandizing tendencies of powerful and rich nations » et de promouvoir une politique de responsabilités différenciées, notamment dans les débats sur les migrations liées au climat. Il cite à ce propos l'ouvrage pionnier des activistes indiens Narain et Agarwal (1991), qui dénoncent l'asymétrie historique entre pays du Nord et du Sud et montre comment le discours sur le réchauffement climatique peut lui-même reproduire des logiques coloniales.

En conclusion, l'écriture de Sinha met en lumière la manière dont les violences politiques, sociales et économiques s'inscrivent dans les paysages et les phénomènes climatiques, faisant du territoire bengali une archive vivante des inégalités. Les orages, les fissures et les fleuves témoignent autant de la fragilité des personnages que des failles structurelles d'un système postcolonial, impérialiste et capitaliste profondément inégalitaire. Le paysage devient alors le lieu où se rencontrent la mémoire, la résistance et les cicatrices d'une *slow violence* toujours en cours.

### 3. 3. Fétichisme et exotisme : commercialisation de l'imaginaire indien

L'imaginaire exotique associé à l'Inde, solidement ancré dans les représentations occidentales depuis l'époque coloniale, participe à une forme d'appropriation symbolique qui possède également une dimension

matérielle. Selon la définition de Clavaron (2003: 98), l'Inde constitue un espace colonial, c'est-à-dire « un lieu situé dans un pays étranger souvent lointain, conquis par une puissance européenne – et de l'histoire : il correspond à une pratique datée, fondée sur des nécessités politiques ou économiques caractéristiques d'une époque ». Cette surexploitation et ce recours excessif aux ressources naturelles sont également liés à la marchandisation et à la commercialisation de cet imaginaire exotique occidental. Ainsi, les institutions étatiques reproduisent, sous une forme commerciale, des schémas hérités de la domination coloniale en tirant profit des bénéfiques économiques générés par le tourisme et par les investisseurs étrangers.

Au début du roman, lors de son arrivée à l'aéroport de Calcutta, notre protagoniste met en relief des éléments idéalisés et stéréotypés de l'exotisme indien :

De grandes fresques en terre cuite représentant les scènes du *Mahābhārata* ornent les murs. Dans les vitrines des boutiques hors taxe s'alignent babioles en ivoire ou en bois de santal. Des statuettes de danseuses aux courbes impressionnantes arrosent des plantes artificielles çà et là (9).

Ces objets représentent l'imaginaire folklorique collectif occidental et figé de l'Inde afin d'attirer l'attention des touristes. En conséquence, l'aéroport, lieu de transit international, se transforme en vitrine commerciale où la culture est réduite à des clichés séduisants et immédiatement accessibles aux voyageurs étrangers.

De même, Huggan (2001: 63), analyse l'exploitation touristique et culturelle de l'Inde lorsqu'il affirme que ce pays, « while it cannot be fully comprehended, can certainly be consumed ». L'Inde devient alors un objet de fascination métropolitaine, un territoire réduit à l'exotisme, qui perpétue stéréotypes et fétichismes. Ainsi, elle est exploitée à la fois comme possession matérielle et comme ressource imaginaire. Sinha déconstruit cette image utopique et idéalisée de son pays natal, construite et manipulée dans le but d'en tirer profit économique et politique. Elle montre que sa culture et ses traditions sont dévalorisées par le regard étranger et réduites à un simple « exotisme ». Comme le souligne Ravi, la configuration romanesque de *Calcutta* permet d'exposer les tensions entre image touristique et réalité historique, entre consommation de l'exotisme et mémoire de la violence. En effet, l'écriture de Sinha réussit à déconstruire

« this romanticized imagery through a challenging rewriting of the history of Calcutta of the 60s and 70s, and the geography of the postcolonial city » (Ravi, 2021: 55).

Dans cette perspective, l'écologie postcoloniale met en évidence les continuités historiques entre les logiques coloniales d'exploitation de la nature et les pratiques contemporaines de mobilité, de consommation et d'abus des ressources (DeLoughrey et Handley, 2011: 13). Ainsi, la critique ne se limite pas à la sphère culturelle, mais s'étend également aux enjeux environnementaux et géopolitiques, révélant comment l'exotisme est inséparable d'une économie mondiale de la domination et du profit.

#### 4. CONCLUSION

La destruction progressive des milieux de vie au détriment du bien-être des populations indiennes illustre la persistance de logiques extractivistes héritées de la colonisation et renforcées par les mécanismes contemporains de la mondialisation. La dialectique entre colonisateur et colonisé, entre Occident et Orient, demeure au cœur de cette problématique : elle révèle comment le progrès matériel de l'Europe s'est historiquement bâti sur l'exploitation de l'Inde. Dans ce contexte, Calcutta se présente à la fois comme un espace symbolique et concret, un terrain privilégié pour analyser l'articulation entre impératifs économiques globaux et réalités locales de vulnérabilité socio-écologique. Shumona Sinha met en tension deux pôles : d'un côté, la richesse et la beauté de la nature indienne ; de l'autre, la corruption, la dégradation sociale et l'exploitation systémique qui gangrènent le pays.

Dans *Calcutta*, l'autrice propose une critique virulente des injustices économiques et sociales subies par les classes populaires, qu'elle exprime à travers des descriptions saisissantes du paysage naturel et urbain. L'exploitation des ressources naturelles profite principalement à des intérêts étrangers, qu'il s'agisse du tourisme, de la construction d'infrastructures et d'usines, ou encore de la fabrication de produits destinés à l'exportation. En revanche, les populations locales en subissent les conséquences, supportant le poids des inégalités, de la marchandisation des espaces naturels et des catastrophes climatiques amplifiées par la mondialisation.

Cette situation révèle une double injustice, à la fois sociale et écologique : les intérêts économiques et politiques priment sur le bien-être des habitants et sur la préservation de la biosphère. Par conséquent, l'espace géographique et symbolique de *Calcutta* devient une clé de lecture essentielle pour comprendre l'évolution historique, politique et sociale de l'Inde, mais aussi pour donner voix aux expériences individuelles et collectives des personnages. Ainsi, à travers la représentation d'une ville déchirée entre beauté et décadence, Shumona Sinha ne se contente pas de dénoncer les logiques extractivistes héritées du colonialisme : elle transforme le paysage en un véritable site de résistance. Son écriture, à la fois lyrique et politique, révèle que la mémoire écologique est indissociable de la mémoire historique.

La narration fragmentaire, faite de témoignages et de lignes temporelles discontinues dans *Calcutta*, reproduit, au niveau structurel, la rupture écologique, politique et sociale analysée. Ainsi, Sinha propose une esthétique alternative qui ouvre la possibilité d'une véritable transformation politique, en réinventant la manière de percevoir et d'habiter le monde. Elle met également au jour les inégalités subies par les populations indiennes les plus vulnérables durant les périodes coloniales passées, ainsi que celles produites par les dynamiques impérialistes contemporaines. En ce sens, *Calcutta* invite à repenser la littérature non comme un simple miroir du monde, mais comme un espace d'action symbolique et de réparation possible. Une telle perspective conduit à s'interroger plus largement sur le rôle de la création littéraire face aux crises écologiques contemporaines en se questionnant comment la littérature peut contribuer à modifier nos imaginaires environnementaux et à élaborer des formes de solidarité inédites.

#### BIBLIOGRAPHIE CITEE

- ALAIMO, Stacy (2008): «Trans-corporeal feminisms and the ethical space of nature». En Alaimo, Stacy et Hekman, Susan (eds.): *Material feminisms*. Bloomington: Indiana UP, 235-264.
- ALAIMO, Stacy (2018): «Alaimo Trans corporeality for The Posthuman Glossary». En Braidotti, Rosi et Hlavajova, Maria (eds.): *The Posthuman Glossary*. London-New York: Bloomsbury, 435-437.

- ALFARO AMIEIRO, Margarita (2022) : «La littérature interculturelle en Europe. Une approche de l'œuvre de fiction de l'écrivaine franco-indienne Shumona Sinha». *Çédille*, 21, 21-45 (<https://doi.org/10.25145/j.cedille.2022.21.03>).
- ALFARO, Margarita, SAWAS, Stéphane et SOTO, Ana Belén (2020): *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruxelles: Peter Lang.
- ANDRADE BOUÉ, Pilar (2022): «Trasvases y particularidades de la ecocrítica de ámbito francófono». En Rigal, Margarita *et al.* (eds.): *Estudios de literatura comparada 3: Literatura y ecología, literatura y visualidad, voces de África*. Madrid: SELGYC, 13-24.
- BHATT, Pankhuri (2025): «Une étude géocritique de *Calcutta* (2014) de Shumona Sinha». En Hertrampf et Mistreanu (2025: 81-94).
- BENNETT, Jane (2010): *Vibrant matter. A political ecology of things*. Durham-London: Duke UP.
- BLANC, Nathalie, PUGHE, Thomas et CHARTIER, Denis (2008): «Littérature & écologie: vers une éco-poétique». *Écologie & politique*, 36.2, 15-28.
- BOUVET, Rachel et POSTHUMUS, Stéphanie (2016): «Eco- and Geo- Approaches in French and Francophone Literary Studies». En Zapf, Hubert (eds.): *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology*. Berlin-Boston: De Gruyter, 385-412.
- BUEKENS, Sara (2019): «L'éco-poétique: une nouvelle approche de la littérature française». *Elfe XX-XXI*, 8, 1-11 (<https://doi.org/10.4000/elfe.1299>).
- CABARET, Florence et LOUISET, Odette (2021): «Entre Calcutta et Paris, "les illusions perdues" d'Esha dans *Apatride* (2017) de Shumona Sinha». *Synergies Inde*, 10, 23-37.
- CHAKRABARTY, Dipesh (2012): «Postcolonial Studies and the Challenge of Climate Change». *New literary history*, 43.1, 1-18 (<https://doi.org/10.1353/nlh.2012.0007>).
- CILANO, Cara et DELOUGHREY, Elizabeth (2007): «Against Authenticity: Global Knowledges and Postcolonial Ecocriticism». *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 14.1, 71-87.
- CLAVARON, Yves (2003): «Topographie d'une cité colonial : enjeux d'une approche géocritique». En Pageaux, Daniel-Henri *et al.* (éds.): *Littérature et espaces*. Limoges: PULIM, 97-104.
- CONTRERAS PÉREZ, Marta (2023): «La escritura migrante de la autora franco-india Shumona Sinha». En Soto, Ana Belén (ed.): *Voces de mujer en L'Extrême contemporain: Hacia una cartografía literaria de las xenografías francófonas*. Zaragoza: Pórtico, 55-75.

- DELOUGHREY, Elizabeth et HANDLEY, George B. (2011): *Postcolonial Ecologies: Literatures of the Environment*. Oxford: OUP (<https://doi.org/10.1093/acprof:osobl/9780195394429.001.0001>).
- DESAI, Meghnad (2021): «Democracy and Development: India 1947-2002». En Raghbendra (2021: 105-118).
- DESLACHE, Lucile (2006): «Introduction: profil d'une éco-littérature». *L'Esprit Créateur*, 46.2, 1-4.
- ERRAGUIG, Naima (2018): «El Compromiso ecológico en *Central eléctrica* de Jesús López Pacheco». *El Español por el mundo*, 1.1, 87-99 (<https://doi.org/10.59612/epm.vi1.23>).
- FINCH-RACE, Daniel A. et POSTHUMUS, Stephanie (2017): *French Ecocriticism: From the Early Modern Period to the Twenty-First Century*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- GALTUNG, Johan (1977): *Methodology and Ideology. Essays in Methodology*. Copenhagen: Ejlers.
- GLOTFELTY, Cheryl et HAROLD, Fromm (1996): *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*. Athens (GA): The University of Georgia Press.
- HERTRAMPF, Marina Ortrud M. et MISTREANU, Diana (éds) (2025): *Postcolonialisme, femmes et migration dans l'œuvre de Shumona Sinha*. München: AVM (<https://www.doi.org/10.23780/9783960916383>).
- HUGGAN, Graham (2001): *The Postcolonial Exotic: Marketing the Margins*. New York-London: Routledge.
- JINDAL, Tanu (2018): *Emerging Issues in Ecology and Environmental Science: Case Studies from India*. India: Springer.
- LATOUR, Bruno (2014): «Agency at the Time of the Anthropocene». *New Literary History*, 45.1, 1-18.
- LEE, Mark (2024): «At a Remove: The Curious State(lessness) of Migrant Mothering in Novels by Shumona Sinha and Nathacha Appanah». *Contemporary Women's Writing*, 18.2, 32-55. (<https://doi.org/10.1093/cww/vpae026>).
- LIBRAIRIE MOLLAT (2013): Shumona Sinha – *Calcutta*. Vidéo sur Youtube. (en ligne: <<https://www.youtube.com/watch?v=p2gII7-zjJI>>, consulté : 9 septembre 2025).

- MISTREANU, Diana (2019): «Echoes of Contemporary Indian Francophone Literature: A Cognitive Reading of Shumona Sinha's *Fenêtre sur l'abîme* (2008)». *Politeja*, 16.2.59, 177-194 (<https://doi.org/10.12797/Politeja.16.2019.59.12>).
- NARAIN, Sunita (2021): «Why Environmentalism Needs Equity: Learning From the Environmentalism of the Poor to Build Our Common Future». En Raghbendra (2021: 247-268).
- NARAIN, Sunita et AGARWAL, Anil (1991): *Global Warming in an Unequal World: A Case of Environmental Colonialism*. Delhi: Centre for Science and Environment.
- NELSON, Melissa (2001): «Constructing a Confluence». En Rothenberg, David et Ulvaeus, Marta (eds.): *Writing on Water*. Cambridge: MIT, 15-31.
- NIXON, Rob (2011): *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge-Massachusetts-London: Harvard UP.
- PASBECO, Chantal (1977): «L'état d'urgence en République indienne». *Revue internationale de droit comparé*, 29.2, 301-327 (<https://doi.org/10.3406/ridc.1977.16924>).
- RAGHBENDRA, Jha (ed.): *Twenty K. R. Narayanan Orations: Essays by eminent persons on the rapidly transforming Indian economy*. Canberra: ANU (<http://doi.org/10.22459/TKRNO.2021>).
- RAVI, Srilata (2021): «Writing, Memory, and Place in Shumona Sinha's French Language Novel, *Calcutta*». *Journal of Belonging, Identity, Language, and Diversity / Revue de langage, d'identité, de diversité et d'appartenance*, 5.1, 44-59.
- SCHOENTJES, Pierre (2020): *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*. Paris: Corti.
- SHARMILI, Jayapal (2020): «Le traitement bilatéral du thème de l'exil : étude du roman *Apatride* par Shumona Sinha». *International Journal of Multidisciplinary Educational Research*, 9.10.5, 70-84.
- SINHA, Shumona (2014): *Calcutta*. Paris: Éditions de l'Olivier.
- SINHA, Shumona (2021): «Nature vivante avec Shumona Sinha: La Nature m'apporte les réponses aux questions que je n'ai pas posées». *Lettres capitales* (en ligne: <<https://lettrescapitales.com/nature-vivante-avec-auteure-shumona-sinha-la-nature-mapporte-les-reponses-aux-questions-que-je-nai-pas-posees/>>, consulté: 9 septembre 2025).
- SOTO, Ana Belén (2025): «Calcutta ou la cartographie mémorielle de l'entre-deux». En Hertrampf et Mistreanu (2025: 95-107).

STEPHENS, Sonya (2021): «Creative Confinement and Narratives of Violence: Charles Baudelaire, Shumona Sinha and *Assommons les pauvres!*». *Australian Journal of French Studies*, 58.1 (<https://doi.org/10.3828/AJFS.2021.06>).

Marta CONTRERAS PEREZ  
*Universidad Autónoma de Madrid*  
marta.contreras@uam.es  
<https://orcid.org/0000-0003-4248-8123>